

## MADAME DE POMPADOVR INTELLECTUELLE, COMÉDIENNE ET ORGANISATRICE DE THÉÂTRE INTIME ★ SON INFLUENCE SVR LES LETTRES ★ SES RELATIONS AVEC LES LITTÉ- RATEVRS DE SON TEMPS

L'étude du règne de M<sup>me</sup> de Pompadour est vraiment passionnante pour qui s'est accoutumé à interpréter l'histoire.

A voir la prodigieuse Favorite évoluer avec subtilité et adresse parmi les terribles difficultés que lui suscitent à la fois la haine des courtisans, le caractère changeant du Roi, les tracas menus et multiples de la politique : à l'observer quand elle fait face, sourire aux lèvres, aux plus menaçants périls et aux imprévus dangers, et pour les déjouer trouve à l'instant la parade qu'il convient d'oser ; à la regarder toujours gracieuse, souple, pimpante et galante au milieu des soucis, des souffrances et des embuches qui naissent sous ses pas — nous comprenons, non sans une admiration sincère, le pouvoir absolu que cette femme possède sur elle-même, et nous concevons que son talent de comédienne n'est pas en jeu uniquement pour le théâtre où elle se complait, mais qu'il lui est d'usage courant dans toutes les circonstances de sa vie fiévreuse, inquiète et aventurée.

D'Argenson, qui la guette, a pu dire d'elle avec raison : « La Marquise imite et contrefait tout ce qu'elle veut : les passions et même la vertu quand il le faut. »

Comédienne, elle l'était dans les moelles, même en naissant. Quand ses premiers professeurs Crébillon et Lanoue dressent la petite Antoinette Poisson à l'art de bien dire, quand Jéliotte et Guibaudet lui enseignent toutes les grâces mignardes du chant et de la danse, ils ne font qu'armer de séductions aisément apprises une nature déjà éveillée à l'ambition de plaire et merveilleusement douée pour la ruse et la feinte. Par leurs soins, la « petite masque » devient non seulement une parfaite

actrice enjoleuse, mais aussi une redoutable joueuse aux avant-scènes des Théâtres de la Cour.

Dès que M<sup>me</sup> de Pompadour comprend, avec sa merveilleuse divination féminine, que l'ardeur amoureuse de Louis XV ne saurait durer qu'un moment, et qu'elle s'apprend à deviner et à lire sur le visage de son amant l'annonce de son ennemi : « l'Ennui du Roi », aussitôt, ainsi qu'on saisit une épée de combat, batailleuse d'instinct, elle a recours à son subtil talent de comédienne. C'est le théâtre, c'est l'illusion parlante, chatoyante et changeante de la scène qui à l'instant même fixeront l'indécis et capteront de nouveau le désenchanté...

La campagne ingénieuse commence par des concerts spirituels et des carêmes en musique. La marquise s'applique à bercer la craintive religiosité royale avec des psaumes, des motets et des chœurs. Ce sont d'abord des *Miserere*, des *Jubilate Deo omnis terra*, des *Venite exultemus*, des *Magnus dominus*, pompeusement orchestrés par Lalande et Mondonville, chantés avec plus d'ardeur que de conviction par M<sup>me</sup> de Pompadour, de Marchais, de l'Hôpital, de la Salle ; et par MM. de Rohan et d'Aven fils. Melle, Fel, Jéliote et les musiciens des cabinets qui soutenaient ces voix pseudo-paradisiques, aristocratiques et dévotes.

Au bout de quelques carêmes, le Roi bâilla manifestement. La marquise, évoluant sans différer du sacré au profane, songe alors à ses anciens succès d'Étioles et de Chantemerle, rêve de les retrouver sur un théâtre royal, s'assure la complicité des ducs de Richelieu, de Nivernais, de Duras, et opère avec tant d'ingénieuse intrigue que Louis XV, habilement travaillé, sourit et applaudit à la création d'un petit Théâtre de Cour.

Avec entrain, comme d'un coup de baguette (1747), une scène, un parterre, une galerie sont très habilement agencés dans le Cabinet des Médailles, et voici enfin, au comble de ses secrets désirs et dans un milieu froufroutant, vaniteux, artificiel qui lui est aussitôt familier, M<sup>me</sup> de Pompadour toute à l'organisation de son *Théâtre des Petits Appartements*.

De rigoureux Statuts en Dix articles sont promulgués (1), approuvés par le Roi, signés « Louis », tout comme s'il s'agissait d'un texte fondamental et sacré de la Monarchie.

Aussitôt est créée, organisée, réunie la troupe la mieux

(1) Voir le texte *in extenso* des Statuts dans l'ouvrage de Campardon, p. 79.

titrée, la plus reluisante et la plus fastueusement aristocratique qui jamais ait honoré et brûlé les planches. C'est l'historique Armorial du cabotinage de la Cour de France.

Voici la composition de la troupe :

*Directeur* : M. le duc de la Vallière. — *Sous-directeur* Moncrif (*l'Historiographe*, auteur des *Chats*).

*Acteurs* : MM. le duc d'Orléans, de Nivernais, de Duras, de Coigny, M. le marquis d'Entraigues, M. le comte de Maillebois, le duc de Chartres, M. d'Argeuson le fils, etc.

*Actrices* : M<sup>mes</sup> les comtesses d'Estrades et de Marchais, M<sup>mes</sup> de Sassenage, de Pons, de Livry.

*Chant* : M<sup>me</sup> la marquise de Pompadour, M<sup>me</sup> la duchesse de Brancas, M. le duc d'Ayen, M. de Villeroy.

*Danse* : MM. le marquis de Courtenvaux, le comte de Langeron, le duc de Beuvron, le comte de Melfort.

*Secrétaire et Souffleur* : M. l'abbé de la Garde, secrétaire et bibliothécaire ordinaire de M<sup>me</sup> de Pompadour (1).

Tout ce beau monde avait été analysé, scruté, examiné, choisi scrupuleusement, en vue de faire briller par-dessus tous et toutes M<sup>me</sup> de Pompadour, seule « enfant de la balle », en son genre, familière du théâtre et experte aux jeux de scène. Ainsi, aucune rivalité dangereuse parmi ses partenaires, certitude absolue d'impressionner voluptueusement par l'éclat de sa supériorité le royal spectateur, et conviction d'exalter son amour-propre de vaniteux propriétaire. C'est surtout dans les interprétations d'ingénue villageoise, dans les rôles vaguement ingénus, naïvement pervers et un peu « gnian-gnian » de *Colette* que la marquise sait faire prévaloir avec une gauche et naïve attitude de pucelle capiteuse ses plus affriolants et excitants effets de tendron d'amour. A la voir et à l'entendre, le monarque s'allume, brasille et en flambe radieusement.

Les autres comédiens extraordinaires du Roi étaient, cela va de soi, vantés et reconnus comme excellents; on en peut juger :

Au surplus, « peu de voix à l'opéra étaient, disait-on, aussi agréables que celles de MM. de Courtenvaux et de Villeroy. M<sup>me</sup> de Brancas était une meunière très ronde et très accorte. Le chevalier de Clermont, un Mars beau comme un grenadier.

(1) Laujon, Morceaux historiques annexés aux *Mémoires de M<sup>me</sup> du Hausset*, p. 155.

M<sup>me</sup> de Marchais, habillée, ou plutôt déshabillée en Amour, était aussi ensorcelante qu'Eros. M<sup>me</sup> de Coigny, avec sa grande figure régulière, sa belle taille, jouait Diane à ravir. Le duc de Chartres, le fils de M. d'Argenson et de Champcenetz se montraient de fort aimables chasseurs (1).

Pour se donner une vague idée de l'engouement apporté à ces représentations et de l'importance qu'attachaient alors à de telles performances les imaginations futiles des courtisans uniquement préoccupés des menus plaisirs du Roi, il convient de rappeler qu'un personnage aussi bien né que le duc de Chartres eut grand peine à se faire agréer comme figurant dans la troupe. Il faut également accepter pour vraie cette anecdote, racontée par cette supérieure potinière M<sup>me</sup> du Hausset :

« Le marquis de V... lui aurait dit un jour : « Je sais que vous désirez un commandement militaire pour un de vos parents. Il y en a un vacant, qui m'est promis pour un de mes protégés; mais si vous voulez faire un échange de grâces et m'en faire obtenir une, je vous le céderai. Je voudrais être *exempt de police*, et vous êtes à portée de me faire obtenir cette place... » Étonnement de cette bonne pâte de M<sup>me</sup> du Hausset qui s'exclame ahurie : « Le marquis de V... exempt de police! Quelle est cette plaisanterie? — « Voici ce que c'est, riposte le gentilhomme; écoutez bien : on va jouer le *Tartufe* dans les « cabinets » : il y a un rôle d'*exempt* qui consiste en très peu de vers. Obtenez de M<sup>me</sup> la Marquise de me faire donner ce rôle et le commandement est à vous... » La chose fut faite. M<sup>me</sup> du Hausset obtint son commandement. Et M. de V... remercia « Madame » comme si elle l'eût fait faire duc (2). »

Lorsque vint le moment d'aborder l'opéra aux spectacles organisés par la favorite, on forma un solennel orchestre composé d'un tiers d'amateurs et de deux tiers d'artistes de la musique du roi. C'est au milieu de cet orchestre de haute lignée qu'on put voir le prince de Dombes, portant le Saint-Esprit sur la poitrine, souffler avec une noble gravité dans un basson (3).

Ce qui surprenait les formalistes de l'Étiquette, c'est que ce Théâtre des Petits Appartements, où n'accédait que l'extrême

(1) *Mémoires* (apocryphes) de M<sup>me</sup> de Pompadour, I, p. 384.

(2) *Mém. de M<sup>me</sup> de Hausset*, p. 117.

(3) E. et J. de Goncourt, *M<sup>me</sup> de Pompadour*, p. 69.

fine fleur de la Cour, bénéficia de ce privilège qu'on y put applaudir et battre des mains en la présence même du Roi, chose qui n'aurait pu se produire ou se concevoir en aucun autre lieu du Palais. C'était comme une regrettable dérogation à d'anciennes formelles coutumes dont s'affligeaient, avec des gestes accablés, certains Alcestes du vieux Versailles.

Bientôt ce premier théâtre fut reconnu comme véritablement trop petit et fort incommode. Nouveau coup de baguette de la fée prodigue en métamorphoses. Pendant l'annuel séjour de la Cour à Fontainebleau, la cage du grand escalier de marbre des Ambassadeurs à Versailles se trouva, sur son instigation, en un temps et deux mouvements, entièrement bouleversée. Les architectes reçurent l'ordre d'y construire une salle nouvelle de théâtre, qui était un réel chef-d'œuvre de machination. Quatorze heures suffisaient pour démonter ce théâtre mobile, 24 heures pour le remonter (1).

Il y avait place désormais pour 40 spectateurs et l'orchestre possédait 40 musiciens. La salle était délicieuse, intime et d'agréable disposition avec ses deux balcons, ses gradins et une élégante galerie où étaient les sièges du Roi et de la famille royale. Cette fois comme toujours, la cabale ne manqua point de s'agiter, l'opinion cria au gaspillage, parla de 2 millions dépensés dans le médiocre but d'histrioneries ; mais la marquise ne s'émut aucunement de ces tentatives d'hostilité à ses fantaisies. Elle répondit un jour dédaigneusement aux nouvelles à la main qu'on lui lisait, alors qu'à sa toilette, en faisant savoir que toutes ces folies revenaient tout au plus à 20.000 écus (2). Qu'était-ce que cela ! Il n'en fut plus question, et, le 27 novembre 1748, la nouvelle salle de spectacle était inaugurée et levait le rideau dans l'enthousiasme général.

L'image de ce charmant nouveau théâtre subsiste, grâce au talent précis de Cochin, dans une aquarelle gouachée qui fut en possession de M. de La Béraudière. L'aquarelle porte la date 1749 et représente le 3<sup>e</sup> acte de la pastorale héroïque d'*Acis et Galatée*, au moment où Polyphème, du haut de son rocher, se répand en menaces impressionnantes. Voici, d'après les Goncourt, quelques traits de la description :

(1) *Mém. du duc de Luynes*, IX.

(2) *Ibid.*

Le roi en habit gris... La reine à sa droite, en toilette de vieille femme, coiffée du *papillon noir*... Derrière sont Mesdames... Au second rang, d'un bout à l'autre de la galerie, assise ou debout, appuyée sur des cannes à bec de corbin, la fleur de l'aristocratie française. — La petite salle bleu et argent est charmante... Sur les légers nuages d'un ciel d'été peint au plafond, se détache une balustrade à l'italienne, dont les balustres dorés sont surmontés de distance en distance par des jeux d'enfants autour d'un vase chantourné... La galerie, ornée de têtes et de masques en relief, serenfle devant le roi en un balcon ventru d'un charmant rococo. Des marbres de couleur égaient le pourtour du parterre et de l'orchestre. — Le monde élégant et coquet qui est là a le livret de la pastorale à la main. Dans le nombre des habits noirs coupés par un cordon bleu éclatent çà et là comme des coquelicots quelques habits rouges. Et c'est la plus charmante et la plus spirituelle réunion de petites têtes poudrées, serrées les unes contre les autres, écoutant, regardant, souriant..... Quant à l'actrice principale, M<sup>me</sup> de Pompadour, que Cochin a peinte avec tant de soin et tant d'application que la tête est presque en relief sous les couches successives de gouache, elle est représentée dans ce galant costume d'opéra que décrivent les papiers de l'Arsenal : « Grande jupe de taffetas blanc, peinte en rozeaux, coquillages et jets d'eau avec broderie de frisé d'argent bordée d'un rézeau chenillé vert, corset de taffetas rose tendre, grande draperie drapée de gaze d'eau argent et vert à petites raies avec armures d'une autre gaze d'eau, bracelets et ornements du corps de la même gaze d'eau, garnis de rézeau argent chenillé vert. La mante de gaze verte et argent à petites raies... le tout orné de glands et de barrières de perles (1).

Nous ne croirons jamais que Polyphème au front oculé eût le cœur de lancer son roc sur une aussi reluisante personne et le mauvais goût d'écraser et de fracasser tant de joliesse, de coquetterie, de grâces et de charmes avec sa fougue cruelle et sa cyclopéenne brutalité.

*Le Théâtre des Petits Appartements* avait pris pour coutume de donner ses représentations chaque fois que le Roi n'avait point fantaisie de partir à la chasse. Ce spectacle amusait le « Bien-aimé » qui prenait un goût infini à ce qu'il lui fût spécialement dédié par sa maîtresse et semblait se délasser dans ce nouveau gouvernement essentiellement de fantaisie. L'attention et les ambitions de la Cour ne manquèrent point, on le peut aisément supputer, de se complaire sur ce nouveau

(1) E. et J. de Goncourt, *M<sup>me</sup> de Pompadour*; chap. III, p. 70.

terrain d'intrigues. qu'on aurait pu nommer les coulisses du Cabinet du Roi. Il est aisé d'imaginer le renfort que ce théâtre apportait à la faveur de la marquise, en raison de toutes les menées, visées et sollicitations qui s'y donnaient carrière et aussi par le pouvoir, dont elle seule était la dispensatrice, d'accorder ou de refuser des entrées, permettant d'approcher le Roi dans son intimité, mieux et de plus près que partout ailleurs! Au reste, le public d'élite, rigoureusement trié, était tout à la dévotion de la favorite. Parmi les habitués des entrées étaient admis M. de Vandières, l'oncle Tournehem, le maréchal de Saxe, M. de Champcenetz, M<sup>mes</sup> d'Estrades, de Roure, de Mirepoix ; d'autre part, certains acteurs ne jouant pas dans la pièce et aussi les auteurs qui s'y étaient vus interprétés, tels que Voltaire, Crébillon, Gresset, etc. — Ceux-ci sont invités de droit.

Par exceptionnelle faveur, quelquefois se trouvaient conviés aux spectacles M. de Coigny fils, le marquis de Gontaut, Guerchy, l'abbé de Bernis, plus rarement les présidents Hénault et Ogier, le maréchal de Duras, M. de Grimberghen. Il est étrange de voir le maréchal de Noailles, le comte de Noailles, le duc de Gesvres, le prince de Contine pouvoir obtenir une chaise à la représentation du *Tartufe*, en janvier 1747... (1). C'est là un curieux témoignage des compétitions fashionables qui s'agitaient dans tout Versailles, pour faire partie du public des petits appartements, et cela donne également la mesure du pouvoir dont disposait alors M<sup>me</sup> de Pompadour, sur une basse assemblée de courtisans, ambitieux de se pavaner dans le cercle privé d'un petit théâtre, parce que dans leur pensée cela pouvait donner l'espoir de rôles positifs dans la mise en scène des hautes charges publiques.

Bonne enfant, la marquise s'applique et réussit à faire représenter les œuvres de ses anciens amis littéraires qui la fréquentaient jadis au château d'Étioles : Voltaire, Crébillon, Gresset et quelques autres.

Successivement cette supérieure intendante met en lumière *l'Enfant prodigue* de Voltaire, *le Méchant* de Gresset, *Bacchus et Frigone* de la Bruère et Blamont, *Ismène* de Moncrif et Rebel, *Eglé* de La Garde et Laujon (2).

(1) *Mém. du maréchal de Richelieu*, VIII, 180.

(2) Laujon, *Morceaux historiques*, annexés aux *Mém. de M<sup>me</sup> du Hausset*, p. 155.

Une pièce, *le Mercure galant*, faillit tomber lourdement en raison des expressions très risquées qui s'y trouvent aventurées. — « La reine, très bigote et collet-monté, se plaignit qu'on ôsat employer de telles expressions devant Mesdames ses filles (1). »

Le succès le plus complet couronna sur la scène des Petits Appartements le *Tartufe*, le *Préjugé à la mode* de la Chaussée, *l'Esprit de contradiction* de Dufresny, *les Trois cousines* de Dancourt, *le Mariage fait et rompu* de Dufresny, *Zéneide* de Cahusac, *les Dehors trompeurs ou l'homme du jour* de Boissy, *le Pédant* de Dehesse, *Ragonde* de Méricault-Destouches (musique de Mouret) — dans laquelle pièce M<sup>me</sup> de Pompadour risqua son premier travesti, — *la Mère coquette* de Quinault, etc., etc. (2).

La bienheureuse carte d'invitation si fort sollicitée, désirée, ambitionnée, recherchée, enviée, qui donnait l'inestimable droit à s'asseoir aux spectacles des Petits Cabinets, n'était point quelconque, ayant été dessinée par Cochin. Nous pouvons y admirer encore (car l'une de ces cartes se trouve conservée au Département des Estampes) *Colombine*, *Léandre* et *Pierrot* dans leurs éternels conflits d'amour, de ruses, d'intrigues et de jalousie, donnant lieu aux comédies érotocomiques, scapinesques et sentimentales du théâtre de la marquise.

Plus tard, vers 1753, autre théâtre créé par la Pompadour, celui de *Bellevue*, décoré dans ce joli goût chinois du XVIII<sup>e</sup> siècle, ingénument asiatique et gracieusement baroque. Ce théâtre du château de Bellevue compte de francs nouveaux succès pour l'amante royale. Très petite, cette salle de spectacle fait encore plus restreinte et plus choisie la société tout intime du Roi et de la marquise : les acteurs ordinaires et quelques favoris : MM. de Soubise et de Luxembourg ; le duc maréchal de Richelieu, qui, longtemps rebuté par M<sup>me</sup> de Pompadour qui l'exècre, finit par s'imposer avec cette impassible opiniâtreté, ce don inlassable *d'y revenir* qu'ont les insectes et les courtisans (3).

(1) *Mémoires (apocryphes) de M<sup>me</sup> de Pompadour*, I, 384.

(2) Pour une énumération plus complète et plus détaillée des pièces représentées, voir Campardon, pp. 87 et suivantes.

(3) « Vous ne connaissez pas M. de Richelieu, disait le roi ; si vous le chassez par la porte, il rentrera par la cheminée. » (D'Argenson, v. 355) — Allusion à la cheminée de Vaucanson de l'hôtel La Popelinière, qui servit aux amours du Duc.

Mais, quoique fort exigü, ce pimpant théâtre de Bellevue ne manquait ni d'habiles machineries ni de trucs ingénieux pour les surprenants effets de scène. On y voit un jour, dans *l'Impromptu de la Cour de marbre* (paroles de Favart, musique de Lagarde, danses de Dehesse), une apothéose magnifique et des illuminations « ondoyantes et transparentes (1) ». — Une autre fois, c'est le ballet de *l'Amour architecte*, qui étale ce spectacle impressionnant : une montagne en mal d'enfant, qui gronde, fume, s'entr'ouvre et laisse apparaître le château de Bellevue lui-même. Jardiniers et jardinières dansent devant sa façade un pas tout à fait galant. Puis une voiture, de celles qu'on appelait *pots-de-chambre*, survient, verse tout à coup sur les planches, pêle-mêle, un paquet de voyageurs comiques, hommes et femmes, qui se relèvent instantanément oublieux de leur panne pour se mettre à baller et à se trémousser le plus agréablement du monde (2).

A Bellevue, dans *Vénus et Adonis* (paroles de Collé, musique de Mondonville), M<sup>me</sup> de Pompadour apparaît en Vénus et recueille des adulations mythologiques de circonstance. — Puis, revenant aux travestis suggestifs qui ont le don d'animer le Roi, elle incarne à merveille Zélidor dans *Zélidor, roi des Sylphes* (paroles de Moncrif, musique de Rebel et Francœur). — Mais son véritable triomphe, son suprême succès, elle le rencontre sous le travesti de Colin, du *Devin du Village* (J.-J. Rousseau). La pièce était ainsi distribuée :

*Colette* : M<sup>me</sup> de Marchais.

*Colin* : M<sup>me</sup> de Pompadour.

*Le Devin* : M. de La Salle (3).

Cette représentation du *Devin*, supérieurement montée avec un grand luxe de décors rustiques, n'avait point coûté, paraît-il, moins de cinquante mille écus (4). Cette somme se trouva heureusement gaspillée, à bons intérêts d'ailleurs, puisque la divine marquise recueillit, en déployant les tendres ardeurs de Colin, les applaudissements les plus flatteurs et put ainsi

(1) D'Angerville, *Vie privée de Louis XV*. — *Mém. du duc de Luynes*, XI, 502.

(2) *Mém. du duc de Luynes*, XI, 10. — *Mém. du marquis d'Argenson*, VI, 348.

(3) *Mém. du duc de Luynes*, XII, 371. — *Mém. du marquis d'Argenson*, VII, 419.

(4) *Mém. du marquis d'Argenson*, VII, 341.

raviver chez son amant, si vite désabusé, une flamme devenue terne et vacillante. Dans la joie de son éclatante réussite, M<sup>me</sup> de Pompadour eut la généreuse pensée d'envoyer 50 louis à Jean-Jacques, toujours logé à l'Hôtel de l'impécuniosité et dont la détresse était généralement connue. Le citoyen de Genève accepta l'aubaine de Colin-Pompadour, mais il ne sut la remercier qu'avec maussaderie, dans de tels termes qu'on ne peut dire vraiment s'ils sont une action de grâces ou une morsure de misanthrope aigri par la misère (1).

A Bellevue, tout aussi bien qu'à Versailles, la véritable comédie n'était pas précisément au niveau de la scène des châteaux à menus plaisirs, — mais elle s'érigeait plus haut, comme un clair symbole du mélodrame qui se jouait entre l'ambition de la favorite et le caprice du Roi. — Les infinies séductions de la parole captieuse, du sourire enjôleur, de la danse prometteuse et du chant berceur ; les effets de scène qui décuplent chez l'actrice la valeur d'amour de la femme ; et les mille artifices de la toilette : ces costumes inventés par Supplis, le fameux tailleur pour femmes, ces ajustements fripons, agaçants, de fillette ou de paysanne, ces corsets, ces basques de taffetas blanc à découpures bleues, ce domino de tissu zinzolin garni de fleurs, cette capricieuse veste rose du jeune villageois Colin et ce chapeau de paille de la bergère Eglé ; cet habit à la grecque, cette armure de gaze d'or bouillonnée ; ce *doliman* à l'orientale, en satin cerise garni d'hermine semblable au costume sous lequel la peignit Vanloo ; cette tunique d'Uranie pailletée d'étoiles ; cette *traîne* de Vénus, agrémentée de tous les colifichets convenables à la mère des Amours, toutes ces futilités charmantes, toutes ces *spiritualités* et *jolivetés* d'atours théâtraux, dont le nom seul enchante encore notre imagination, toutes ces parures ne sont en quelque sorte que les armes les plus sûres et les plus aiguës de M<sup>me</sup> de Pompadour, celles dont elle fait sans cesse usage contre l'inattention, contre l'ennui, contre l'imminent bâillement du Roi (2). — Elle doit, l'infortunée, quand même se montrer différente et toujours nouvelle, aimable, protéiforme, gentille, jolie, belle ou pire, métamorpho-

(1) J.-J. Rousseau, *Correspondance*. — Nous citons cette lettre plus loin.

(2) On peut consulter dans Goncourt (p. 451) la nomenclature des habits de théâtre de M<sup>me</sup> de Pompadour.

ser la grâce, procurer à tout instant à celui qu'il faut maintenir en curiosité et en désir le coup de fouet d'une émotion inattendue, faire jaillir l'éclair rapide d'un charme inédit, encore inconnu de l'ami, tel est le sensible triomphe et tels sont les incessants travaux forcés de cette condamnée à créer du plaisir que fut la marquise de Pompadour. Un jour, le bien-aimé, subitement transporté, s'écrie avec spontanéité : « Vous êtes la plus charmante créature que la France ait jamais produite (1). » Le lendemain, un pli soucieux se dessine au front royal et fait comprendre à la Sultane pourvoyeuse d'amusements que tout est à recommencer. — Et comme Sherazade renouvelle ses contes au souverain seigneur, malgré sa terrible et apitoyante lassitude, cherche, invente et trouve à alimenter l'appétit de savoir du potentat oriental, M<sup>me</sup> de Pompadour, elle aussi, recommence chaque jour; elle innove des philtres et des enchantements prodigieux et parvient à ce miracle de faire perdurer vingt années durant, jusqu'à sa mort, son pouvoir extraordinaire de magicienne.

## §

Par-dessus tant de nécessaires ambitions immédiates, de volontés de vaincre par son intelligence, son astuce et ses qualités d'artiste et de femme à transformations ou transfigurations successives, la marquise, capable de tant d'avatars, eut aussi une plus haute ambition, une indiscutable préméditation de gloire éternelle et une recherche de nom réputé dans la mémoire des hommes. Par calcul peut-être, mais plutôt par une tendance naturelle, elle voulut toujours la partie du clan des beaux esprits, des écrivains, des poètes et des artistes, les protégeant, les mettant quelquefois à la Bastille, mais les en garant, quoi qu'on en ait pensé, plus souvent encore; les logeant, quand faire se pouvait, au palais du Roi, les pensionnant largement ou les *académisant*, selon ses goûts ou selon leurs seuls mérites. — Avec certains d'entre les meilleurs, elle eut ces manières affables de camarade et de compréhensive complice dont elle savait si habilement user avec ces braves garçons reconnaissants qu'elle nommait ses artistes. — Et par mille avances de son crédit royal faites avec un naturel parfait aux gens de lettres, de verve et de talent, la marquise s'efforça de pren-

(1) *Mém. du marquis d'Argenson*, V, p. 308.

dre de favorables hypothèques vis-à-vis de la Postérité.

Ici, comme on doit s'y attendre, l'encensoir le plus gigantesque, le plus opulent et le mieux nourri de parfums capiteux est manié par les mains nerveuses et sèches du bon Arouet de Voltaire. — L'auteur de *la Henriade* était un vieil ami des tout premiers temps. — Naguère il avait avec assiduité fréquenté chez le futur « morceau de Roi » qu'était M<sup>lle</sup> Poisson, aux temps des soupers donnés par M. Pâris. Il faisait à la gentille petite personne une cour sans danger, mais flatteusement spirituelle. — Cependant Voltaire, pour plaire aux femmes, manquait totalement, remarquait-on, de ces attentions continuelles et délicates qui témoignent de l'esclavage d'un cavalier. Les hommes plus volontiers que les femmes l'admiraient. Il est vrai de dire qu'il manquait de grâce dans les manières, et que sa figure ou son babouin maigre et pâle était peu agréable lorsque le jeu de la physionomie ne l'animait point. Cet amoureux, nonobstant sa disgrâce physique et son allure malingre, occupa un tout petit coin du cœur de cette royale intrigante, puisque, après son mariage, nous le trouvons parmi les courtisans de la Lune de Miel, à la campagne d'Étioles (en octobre 1743). Ce fut à Étioles qu'il écrivit ses meilleures pages de l'histoire des guerres de cette époque et ce fut là, également, croyons-nous, que, grâce à la protection de M. Pâris, très puissant dans les bureaux, il obtint son brevet d'historiographe de France (1).

La faveur prodigieuse de l'ex-madame d'Étioles n'était assurément point de nature à refroidir le zèle ambitieux de Voltaire, qui connaissait toutes les souplesses et avait la science de choisir les hauts fourneaux où se cuisine la gloire des écrivains aptes à se faire les thuriféraires des dieux du jour. Aussitôt qu'il voit sa petite amie M<sup>me</sup> d'Étioles portée à Versailles par la passion du souverain, il fuse en bouquets de madrigaux. Les petits vers fivrés qu'il lance après Fontenoy sont comme le prélude d'adulations qui ne vont plus désormais cesser et qu'il saura plus solidement orchestrer poétiquement, sinon prosaïquement, selon les cas.

En 1745, M<sup>me</sup> de Pompadour lui commande, à l'occasion du mariage du Dauphin, une *comédie-ballet* : *La Princesse de Navarre*. Rameau fait la musique, où M. de la Popelinière

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> de Pompadour*, I, 252.

intercale quelques menues ariettes. Certes, le tout n'en est pas du meilleur. Mais pour sa récompense l'ami du Roi de Prusse obtient, sans financer, une agréable charge de gentilhomme ordinaire de la chambre, qui s'adonne d'un appoint d'environ 60.000 livres. Mieux encore : par une exceptionnelle grâce, dont il est peu d'exemples, il obtient de vendre cette charge honorable, tout en conservant à son usage le titre, les privilèges et les fonctions. Après semblable aubaine, monsieur de Voltaire, qui ne s'en est point fait accroire sur « sa chère *Princesse* », pouvait bien reprendre la Lyre d'enthousiasme pour y chanter ce qui suit :

Mon *Henri quatre* et ma *Zaïre*,  
Et mon *Américaine Alzire*,  
Ne m'ont jamais valu un seul regard du roi ;  
J'avais mille ennemis, avec très peu de gloire...  
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi  
Pour une farce de la foire.

Les honneurs pleuvaient en effet, car du même coup il était devenu académicien...

Plus tard, la favorite fait encore appel au génie de Voltaire pour un ballet héroïque qui tend à célébrer Fontenoy, et qu'on représente dans les Petits Appartements. C'est le *Temple de la Gloire*, Louis XV y figure sous le nom de Trajan, et la gloire, que personnifiait M<sup>me</sup> de Pompadour elle-même, le conduit dans son temple et le couronne avec toutes les génuflexions, les encens oratoires et les flagorneries des muses domestiquées. — A ce propos, citons une anecdote : « Voltaire, en ce jour où l'on avait banni toute étiquette, se trouvait dans la loge du roi, derrière Sa Majesté. Sur la fin de la pièce, il ne peut résister à son transport de ravissement, et saisissant le monarque entre ses bras, il s'écrie avec certaine familiarité qu'il ne jugeait pas inopportune : « Eh bien, Trajan, vous reconnaissez-vous là? » Des gardiens, sur l'instant, choqués de cette dérogation aux formules respectueuses et en usage constant à la Cour, voulurent punir le poète et mettre la main sur lui. Mais le Roi, bon enfant et flatté, fit grâce ce jour-là au téméraire enthousiaste (1). »

En dépit de cette exubérance gaffeuse, M<sup>me</sup> de Pompadour

(1) D'Angerville, *Vie Privée de Louis XV*. — L'anecdote est racontée dans le « Journal de Monsieur » (novembre 1778).

n'en continua pas moins ses bons offices au philosophe courtisan. Elle travailla même de tout son savoir-faire à son admission aux petits soupers du Roi, dans le secret espoir que peut-être Voltaire l'aiderait à remplacer par le goût des lettres et des plaisirs de l'esprit ses coutumières faiblesses pour les grosses satisfactions cynégétiques et son habitude de libations œnophiliques parfois abusives.

Voltaire, superlativement flatté et qui n'espérait pas cet honneur, dit un jour au duc de Richelieu : « Il me semble que je puis fort bien dîner avec le Roi : Horace et Virgile ne dînaient-ils point avec Auguste... ? » — Mais, quand on apprit ce projet, cependant plus favorable encore pour le Roi, qui ne pouvait que gagner à pareille, compagnie, que pour Voltaire qui n'avait rien à apprendre de Louis XV, « tout ce qu'il y a de médiocrité illustre par sa naissance se mit en campagne pour empêcher cette « inconvenance ». Les Jésuites agirent également près de la reine, à laquelle ils firent comprendre que le Roi courait, hélas ! le risque infamant de devenir philosophe (1). » Ce qui était considéré comme une catastrophe fut évité. L'épouvante pitoyable des sots toujours triomphants réussit à faire exclure Voltaire des petits soupers.

Voltaire conçut une autre ambition : celle de diriger le Théâtre des Petits Appartements. Il semble que M<sup>me</sup> de Pompadour se montra toute prête à lui accorder cette direction, qui l'eût fait quelque peu abdiquer cependant de son autorité. Mais ici, nouvelle levée de boucliers. Les gentilshommes de la chambre et les intendants des menus-plaisirs, pris de terreur à la pensée qu'un si éminent rival pût venir troubler leur quiétude de parvenus acéphales, agirent si activement auprès du Roi qu'il ne fallut plus penser désormais à l'auteur de *Bajazet*.

D'ailleurs, Louis XV, à vrai dire, ne montra jamais de dilection pour Voltaire. Cet homme d'un génie si souple et si maître de soi manquait totalement d'hypocrisie et se contenait mal dès que la religion était en jeu. L'impiété pacifique du philosophe mettait une sourde rage au cœur du dévot libidineux. Le soleil de la faveur dont jouissait Voltaire était peu durable. Les nuages de la disgrâce s'amoncelaient lentement sur l'azur artificiel de ses apothéoses sans lendemain.

Ces nuages obscurcissaient même la sereine amitié de Vol-

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> de Pompadour*, I, p. 848.

taire et de la marquise. La brouille, fille du malentendu et de la médisance, apparentée aux intrigues sociales, aux envies collectives, aux haines individuelles, la brouille était en marche; nous allons découvrir par quels étroits et perfides sentiers elle chemina avant de faire son entrée en scène.

Lorsque Voltaire fit offre de sa tragédie de *Tanocrède* à M<sup>me</sup> de Pompadour, il mit dans son épître dédicatoire à la marquise cette phrase qui devint ambiguë : « Si quelque censeur pouvait désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourrait être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, et je dois le dire. » — Quoi, de plus innocent ? La pureté du cœur de M. de Voltaire ne devait-elle reluire toute ingénue dans ces lignes ?

Mais la malveillance est casuiste. — Une lettre anonyme, écrite à M<sup>me</sup> de Pompadour, lui fait observer subtilement que cette phrase, sous son air de flatterie, est une insigne insulte... — « Que signifie en réalité l'expression de ces mots, si ce n'est que Voltaire sent qu'on doit trouver extraordinaire qu'il dédie son ouvrage à une femme que le public juge fort peu estimable, mais que seul le sentiment de la reconnaissance doit lui servir d'excuse » ?... M. de Marigny et Colin, intendant de Madame, ainsi que le docteur Quesnay, dit à ce sujet M<sup>me</sup> du Hausset, trouvèrent que l'auteur de la lettre anonyme était, sous son masque de lâcheté, un très méchant homme; qu'il blessait « Madame » et voulait nuire à Voltaire; mais qu'au fond il avait raison. *Voltaire fut dès ce moment perdu dans l'esprit de M<sup>me</sup> de Pompadour et dans celui du Roi. Jamais il n'a certainement pu en deviner la cause (1).* »

L'art de flatter n'est pas si simple qu'on le pourrait imaginer puisqu'on voit l'ingénieux, souple et subtil Voltaire y faire des pas de clerc. C'est encore avec une même ingénue maladresse qu'il active sa perte après la représentation de son *Enfant prodigue* aux petits Cabinets. Tout chaud encore des applaudissements qu'il a reçus, le poète adresse à M<sup>me</sup> de Pompadour ce trop familier et maladroit compliment :

Ainsi donc vous réunissez  
Tous les arts, tous les dons de plaire,  
Pompadour ! Vous embellissez  
La Cour, le Parnasse et Cythère.

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> du Hausset*, p. 97.

Charme de tous les yeux, trésor d'un seul mortel,  
 Que votre amour soit éternel !  
 Que tous vos jours soient marqués par des fêtes !  
 Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis !  
 Vivez tous deux sans ennemis,  
 Et gardez tous deux vos conquêtes !

Ces transports apparaissent pleins de loyalisme et d'abandon. — M<sup>me</sup> de Pompadour, ravie, amusée par ces louanges commémorant son rôle de maîtresse en titre de *Louis le bien-aimé*, s'empressa de faire circuler ce dizain. Mais, sans délai, les vigilants ennemis de Voltaire sortirent leur petit lot sifflant de venimeuses vipères : « Comment ! Comment ! comparer les conquêtes militaires du roi aux conquêtes amoureuses de sa maîtresse !... Quelle étrange témérité ! quel insultant blasphème ! quel patriotique sacrilège ! » — Mesdames surtout furent les premières à s'exalter tout spécialement. — « Elles avaient conservé beaucoup de crédit sur le cœur de leur père, écrit Laujon, et, dès le lendemain, quand le Roi, selon son usage journalier, vint recevoir leurs embrassements, elles l'entourèrent, redoublèrent de caresses (1) et finalement lui firent admettre la nécessité d'éloigner de lui ce Voltaire qui, à ses torts précédents, venait d'ajouter un intolérable outrage ! Le Roi était faible ; l'exil de Voltaire fut signé avant même que M<sup>me</sup> de Pompadour pût en avoir connaissance. Elle l'apprit avec une véritable surprise, peut-être avec une indignation sincère, mais elle avait trop d'esprit pour ne pas sentir le danger qu'il y aurait eu pour elle, si elle eût mis quelque opposition à cette disgrâce justifiée. Elle se tut par prudence et intérêt. La Reine et la famille royale lui surent bon gré de n'avoir pas défendu l'apôtre de l'impiété et le firent savoir publiquement. Le Roi eut conscience toutefois de la peine qu'il avait ainsi causée à sa maîtresse, et ce fut, raconte Laujon, pour consoler l'affligée qu'il « la nomma, quelque temps après, surintendante de la maison de la reine, qui ne s'en plaignit pas (2) ».

De la sorte tout le monde, sauf Voltaire, fut apparemment satisfait, mais le châtelain de Ferney n'était pas homme à

(1) Laujon, Morceaux historiques, annexés aux Mémoires de M<sup>me</sup> du Hausset, p. 153.

(2) Laujon, Morceaux historiques, annexés aux Mémoires de M<sup>me</sup> du Hausset, p. 613.

(3) *Ibid.*

conserver paisiblement sa bile sans lui donner libre cours; on en découvre un jet notoire qui s'étale dans *la Pucelle*, avec ce couplet, qui n'a plus rien du madrigal, ni de l'églogue, ni de l'idylle, mais qui témoigne de toute l'amertume et de la lividité du fiel :

Telle plutôt cette heurcuse grisette,  
Que la Nature ainsi que l'Art forma  
Pour le b... (1) ou bien pour l'Opéra;  
Qu'une maman avisée et discrète  
Au noble lit d'un fermier éleva,  
Et que l'Amour, d'une main plus alerte,  
Sous un monarque entre deux draps plaça.  
Sa vive allure est un vrai port de reine,  
Les yeux fripons s'arment de majesté,  
Sa voix a pris le ton de souveraine,  
Et sur son rang son esprit s'est monté!

Or, qui croirait que ce terrible Voltaire, colérique et véhément, rageur et incisif, rancunier et prêt à se venger des déboires subis, mais au fond possédé par l'intraitable amour des Lettres, gardait au fond au cœur, en écrivant cette *rosserie*, un invincible tendre pour la marquise? Il ne pouvait, semble-t-il, se défendre de l'aimer, la sentant bien enrôlée de naissance dans cette belle et ardente confrérie de l'Esprit, dont, au premier rang, il portait fièrement le gonfalon! Sa tendresse reparait certain jour, aux Délices, alors qu'y séjournait Marmontel... — « Elle n'est plus aimée, annonçait tristement l'auteur des *Contes moraux*, elle est fort malheureuse. — Eh bien, s'écria le vieillard, qu'elle vienne aux Délices jouer avec nous la tragédie! Je lui ferai des rôles, et des rôles de Reine. Elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît surtout, répliqua Marmontel, les douleurs et les larmes. — Tant mieux! riposte Voltaire, c'est là ce qu'il nous faut. — Puisqu'elle vous convient, laissez faire: si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend (2). »

Cela est de l'amitié compatissante, mais il y faut voir encore du sarcasme accommodé d'une larme. — Toutefois, le sentiment profond, l'attachement recueilli, le regret sincère éclatent avec intensité quand survient la mort de la pauvre

(1) Pour la décence, on écrit: « Sérail ».

(2) Marmontel, *Mémoires*.

marquise si vite oubliée à cette Cour, où elle faisait la pluie et le beau temps. Voltaire alors écrit à Damilaville : « Croyez, cher frère, que les vraies gens de lettres, les vrais philosophes doivent regretter M<sup>me</sup> de Pompadour. Elle pensait comme il faut : personne ne le sait mieux que moi. On a fait, en vérité, une grande perte. »

D'autre part il écrit encore à d'Alémbert : « Dans le fond de son cœur, elle était des nôtres. Elle protégeait les Lettres autant qu'elle le pouvait. Voilà un beau rêve de fini ! » — Ce dernier fragment épistolier est peut-être le plus noble éloge exprimé sur la marquise, et la plus noble épithète à mettre sur sa tombe. *Elle était des nôtres!* — Rien n'est plus juste et plus à la louange de la favorite. Vis-à-vis de J.-J. Rousseau, dont elle sentait, avec sa rare perspicacité, tout le pouvoir étendu sur les âges à venir, et qu'elle s'efforça d'appivoiser, les prévenances de la marquise furent toujours vaines et hargneusement repoussées. — On a vu qu'après la représentation du *Dévin du village*, à Bellevue, l'interprète de Colin fit parvenir à l'auteur un hommage reconnaissant de mille livres. — Rousseau empêcha et, du ton rogue dont il remerciait communément ses bienfaiteurs, écrivit cette réponse : « Madame, en acceptant le présent qui m'a été remis de votre part, je crois avoir témoigné mon respect pour la main dont il vient : et j'ose ajouter, sur l'honneur que vous avez fait à mon ouvrage, que, des deux épreuves où vous mettez ma modération, l'intérêt n'est pas la plus dangereuse. — Je suis avec respect, etc... (1). » Doit-on trouver ici une politesse toute de dignité ou une attitude insolente ? — Qui pourrait se prononcer ? Rousseau estime la somme due, mais la juge insuffisante. Il donne la leçon et paraît se renfermer dans son orgueil.

Et pourtant la marquise fit une tentative nouvelle. Longtemps après, en 1762, informée de la gêne où vivait J.-J. Rousseau, elle lui fit remettre discrètement 100 louis pour une copie musicale qui valait bien 12 livres. — Cette fois, ce fut de la part du lycanthrope le refus en termes vraiment pincés, mais d'une haute et appréciable dignité.

Rousseau répond à la marquise qu'il y a là, sans doute,

(1) Marmontel, *Mémoires*.

« quelque erreur de sa part », ou que, si c'est une charité, il s'en tiendra pour offensé (1).

Il reste sévère et citoyen. Il écrit dans *la Nouvelle Héloïse* : « La femme d'un charbonnier est plus digne de respect que la maîtresse d'un roi. » — Et il faut que M. de Malesherbes, directeur général de la librairie, le supplie très fort pour qu'il consente à dire : « la maîtresse d'un prince (2). »

Après tant de tentatives si mal récompensées vis-à-vis du *promeneur solitaire*, M<sup>me</sup> de Pompadour semble gagnée par le dépit. — « C'est un hibou », dit-elle à M<sup>me</sup> de Mirepoix. — « J'en conviens, répond la petite maréchale, mais reconnaissez que c'est celui de Minerve (3). »

Le hibou resta noblement dans son creux d'arbre.

Mais d'autres, et des plus graves, et d'aussi indépendants, et de non moins géniaux, recherchèrent l'amitié de M<sup>me</sup> de Pompadour, se complurent à sa Cour, se firent courageusement ses répondants plutôt que ses valets auprès de la Postérité. Tels Montesquieu et Buffon.

Buffon, bien qu'il appartint au clan de la Reine, fut toujours un sincère ami pour la marquise. A son lit de mort, elle légua au grand homme ses deux toutous, *Inès* et *Mimi* : pensée touchante et cordiale, preuve de confiance dont Buffon se montra digne en assurant à ces petites bêtes historiques, en son château de Montbard, une vieillesse prolongée et paisible. Et pourtant, à certaine époque, quand la marquise crut bon d'affirmer des théories spiritualistes et orthodoxes, elle fit quelque peu la moue à l'éloquent naturaliste. — La théorie « qu'en amour le physique seul est bon » semblait inconvenante, choquante, insupportable à la conception érotologique de cette Reine de la main gauche, dont les sentiments éthérés sont connus et qui eut trop peu de tempérament pour être vraiment physique et interpréter l'excellence de l'amour, contact de deux épidermes.

On la vit un jour, dans le parc de Marly, frapper légèrement et gentiment le matérialiste Buffon de son éventail, en lui jetant dans un reproche qui riait : « Vous êtes encore un joli garçon, avec vos idées ! » Soufflet badin de la grâce au

(1) Chamfort, *Caractères et Anecdotes*. — *Mémoires du marquis d'Argenson*, VI, 74.

(2) J.-J. Rousseau, *Correspondance*, 18 août 1762.

(3) Campardon, *M<sup>me</sup> de Pompadour et la Cour de Louis XV*, p. 276.

génie, mais témoignage de son goût compréhensif et de son naturel combatif et curieux de vérité.

Quant au président de Montesquieu, il eut envers la favorite des obligations qui allèrent assez loin, qui descendirent fort bas, et quasiment jusqu'à l'indignité. Car ce grand esprit avait pour tare un épiderme sensible, ne supportant la critique qu'avec une douloureuse nervosité. — Or, il advint, quand parut *l'Esprit des Lois*, que le fermier général Dupin ne se montra point satisfait de cet ouvrage et entreprit de le réfuter, avec la collaboration de M<sup>me</sup> Dupin, sa femme. — Le livre irrespectueux allait paraître ; Montesquieu eut l'incroyable faiblesse de s'en alarmer, et la pitoyable lâcheté d'aller demander à M<sup>me</sup> de Pompadour, son amie, la destruction de tous les exemplaires de cette réfutation, ce qui fut fait. L'édition fut mise au pilon tout entière ; on étouffa arbitrairement la pensée du ménage Dupin. Clamfort se porte garant de ce service un peu honteux rendu par la bienveillance d'une favorite au génie d'un homme dépourvu de tout caractère.

Combien d'autres souvenirs attestent chez M<sup>me</sup> de Pompadour sa volonté déterminée d'être la protectrice des gens de lettres.

Quand la marquise apprend que le vieux Crébillon, par un retour des tragédies de ce monde, vit honteusement abandonné, misérable, oublié de tout et sans ressources, un vif sursaut du cœur la porte sans hésitation au secours immédiat de celui qui fut jadis, à Etioles, son premier maître de déclama-tion. Sur le champ, par son entremise, le vieux poète est confortablement logé au Louvre, doté d'une suffisante pension de 100 louis sur la cassette du Roi, pourvu des propos les plus flatteurs pour son amour-propre et de promesses qui ne furent point vaines. La surintendante des plaisirs intimes de Sa Majesté s'emploie à ressusciter le vieil auteur à la vie théâtrale. Elle fait vivement représenter *Catilina* ; elle déclare hautement son admiration pour *Sémiramis*, au nez même de Voltaire, qui en crève de dépit, et ne peut s'en cacher dans ses lettres à M. d'Argental.

Ce sont là de gentils sourires de gratitude, et des marques de charité d'une âme vraiment compatissante à la vieillesse

(1) M<sup>me</sup> de Genlis, *Mémoires*.

des écrivains si vite oubliés, dédaignés, abandonnés à la détresse au lendemain même de leurs meilleurs succès.

La marquise s'attache également aux gais compagnons, à ceux qu'une verve débridée recommande à toute agréable femme du XVIII<sup>e</sup> siècle, dût-elle, comme M<sup>me</sup> de Pompadour, affecter une austère pruderie par nécessaire diplomatie politique : Duclos, plutôt cynique, qui ne manque guère d'assister à la toilette du dimanche, à Versailles, Piron, le dijonnais fertile en éjaculations poétiques, que les efforts dévoués de la marquise ne purent parvenir à pousser jusqu'à l'Académie, car le Roi pardonne difficilement l'admirable *Ode à Priape* (qui est cependant son Dieu), Piron, que l'on console avec une pension de 1000 livres, sont des exemples d'hommages rendus aux lettres et qui plaident encore en faveur de la maîtresse d'un roi souvent maltraitée par ses biographes.

Voyons encore. Dans une note plus mièvre, Marmontel est, au premier plan, parmi tous, celui à qui M<sup>me</sup> de Pompadour marque l'amitié la plus continue, la plus caressante, Marmontel douceâtre, guimauvesque, émoullent, s'insinue d'abord dans la place par un petit poème laudateur à la *gloire de l'Ecole Militaire*, nouvellement fondée, et trouve ainsi le chemin du cœur de la marquise, dont les bienfaits, dès lors, ne tarissent plus à son endroit. C'est elle qui sauve Marmontel de la colère du maréchal de Saxe, à qui ce jeune Don Juan rimailleur souffle toutes ses maîtresses (notamment M<sup>lle</sup> Verrière, 17 ans) alors que le vieux guerrier, toujours amoureux, veut pourfendre, massacrer, exterminer, jeter par les fenêtres l'auteur de *Cléopâtre* et d'*Aristomène*. — C'est elle encore qui reconforte le cœur de Marmontel quand, dégoûté par quelques insuccès, il parle de quitter les Lettres, de descendre des demi-côtes du Parnasse et de prendre un emploi dans les bureaux. M<sup>me</sup> de Pompadour l'admoneste, l'encourage, « le décide à marcher dans le chemin de la gloire ». — Apollon reprend ce disciple à l'eau de rose. Il en résulte une pièce à grands sentiments : *les Funérailles de Sésostris*, que la marquise écoute et critique, à laquelle même elle se donne le lustre de mettre quelque peu la main, qu'elle recommande chaudement aux comédiens et à M. de Duras, et qui n'en est pas moins fort vertement sifflée. — On cherche alors une place pour Marmontel. M. de Marigny, frère de la favorite, propose celle de Secrétaire des bâtiments. « Ap-

pointements médiocres, mais si peu à faire, sinon à se promener et composer des tragédies ! » C'est exactement ce qu'il faut, et l'heureux Marmontel devient désormais bureaucrate. — Plus tard, c'est elle encore qui enrichit son protégé en lui faisant octroyer le privilège du *Mercur*, qui vaut 25.000 livres de rente. — Puis, quand il arrive à Marmontel d'être mis à la Bastille sur les instances du duc d'Aumont (qu'il a persiflé en vers) et de voir les profits de son *Mercur* lui échapper, c'est encore la compatissante marquise de Pompadour qui, sans se lasser, intervient, tire son poète des geôles et lui fait restituer partie de son traitement. De plus, malgré cette aventure, elle décide le Roi à trouver bon que Marmontel entre à l'Académie (1763). C'était peut-être excessif pour un écrivain aussi discutable, mais il semble bien que Marmontel ait été, parmi les auteurs du temps, l'enfant chéri de la marquise, son compagnon familial, un petit confrère lettré d'*Inès* et de *Mimi*. Ce Marmontel était étourdi, vaniteux à l'excès, comme tous les médiocres, mais on lui reconnaissait certaine franchise et une très rare probité.

La protection accordée à Marmontel, l'engouement pour cette Muse fort débile et anémique n'indiquent, en somme, que la fantaisie d'une jolie femme et le penchant d'une bonne âme qui ne mesure pas ses faveurs à la valeur réelle du talent. Mais les Lettres et la Philosophie sont redevables à M<sup>me</sup> de Pompadour de services bien autrement sérieux. S'il eût dépendu d'elle, l'Encyclopédie eût vu le jour sans tous les obstacles qui présidèrent à sa naissance. Elle eût plané, toutes ailes ouvertes, dans l'infini firmament de l'Esprit. — Discrètement, avec tous les ménagements que comportait sa charge à la cour, avec tous les détours et les renoncements exigés par la dévotion du Roi, cette marquise si délicate et si forte, si malmenée par la maladie et si résistante pour servir ce qu'elle aimait, fut la patronne effacée, lointaine, impuissante souvent de la grande *Bible philosophique* élaborée par son siècle. Elle regardait de loin l'œuvre grandir, saisissait au vol l'occasion de lui rendre un hommage, d'esquiver pour elle un péril...

Un jour, c'est d'Alembert qu'elle tente de faire pensionner. Il est pauvre ; on apprend que le roi de Prusse, Frédéric II, lui fait une pension de 1.200 livres, somme relativement misé-

nable. Elle s'en afflige et essaie de piquer Louis XV au jeu : « Que le roi de France double la pension, et que d'Alembert refuse les présents mesquins du roi de Prusse!... » Mais Louis XV, borné et sans grandeur en semblables circonstances, et à qui l'impiété du mathématicien, dont il ne comprend pas la valeur, fait horreur, refuse tout net et de façon irréparable.

Dans une autre circonstance, comme l'impression de l'œuvre encyclopédique est arrêtée par le gouvernement, elle fait passer à Diderot, en sous main, des conseils de prudence... « Qu'il soit circonspect, qu'il évite les matières de religion, d'autorité; et l'on fera en sorte de lui remettre la plume en main... » Conseils que Diderot, d'ailleurs, repousse avec noblesse; « libre de tout dire, de tout oser, ou bien hermétiquement muet! »

Il nous faut encore évoquer la jolie scène du souper de Trianon, qui fut surprise par un valet de chambre du Roi, et rapportée à Voltaire, qui sut lui faire un sort. On soupe, on parle, on en vient à considérer l'ignorance où l'on est de toutes choses... « Qu'est-ce que la poudre à fusil? » dit le duc de Nivernais. « Qu'est-ce, dit M<sup>me</sup> de Pompadour, que le rouge de mes joues, et comment sont faits les bas de soie dont je suis chaussée?... » Ignorance, mutisme général; quand, tout à coup: « C'est dommage, dit le duc de la Vallière, que S. M. ait confisqué nos Dictionnaires philosophiques qui nous ont bel et bien coûté à chacun 100 pistoles! » Le roi justifie sa confiscation par le souci de l'ordre public... Mais il possède, lui, ce dictionnaire d'enfer! Sur la fin du souper, trois garçons de la chambre apportent chacun 7 volumes avec de grands efforts, car ils sont lourds. La science coule aussitôt en abondance, et l'on apprend le fin mot de toutes choses : de la poudre à fusil, du rouge, des bas de soie!... « Ah! le beau livre! s'écrie alors M<sup>me</sup> de Pompadour. Sire, Pourquoi avoir confisqué ce remarquable magasin où l'on pourrait se pourvoir de toutes les choses utiles? Serait-ce pour le posséder à vous seul et paraître le seul savant de votre royaume (1)? »

Ainsi, elle a osé s'écrier : *Le beau livre!* devant le Roi, parlant à Sa Majesté d'un ouvrage condamné, d'un ouvrage irréligieux; elle, marquise de Pompadour, dont la fortune croule si le Roi

(1) Voltaire, édition Beuchot, XLVIII, 57.

s'avise de prendre la moindre mauvaise humeur... Qu'on sonde l'imprudence, la témérité, l'héroïsme impérieux de cette exclamation. Ce soir-là, la marquise a *confessé la Foi* !

Vers la fin de 1757, une violente agression, rigoureuse et aveugle, comme toujours, est tentée par le parti dévot contre tout ce qui disserte, élucubre ou rime à l'encontre des doctrines sacrées. C'est un assaut et un carnage. Révocation, par le Conseil du Roi, du privilège accordé à l'*Encyclopédie* par M. de Fleury. *Peine de mort* décrétée contre tout Français qui attaque la religion par ses écrits. Et, de toutes parts, les Jésuites bouillonnent et intriguent, émettant la prétention de faire brûler, non pas seulement le livre de l'*Esprit*, mais Helvétius lui-même... « Les plus polis se contentaient de le faire pendre (1) ! » Et de Naples, où il est retiré, le spirituel abbé Galiani perçoit le vacarme de cette curée, tremble pour ses amis parisiens et jette au ciel cette prière : « Que Dieu évite à l'athéisme une fâcheuse persécution (2) ! »

Le malicieux abbé napolitain est en situation de sourire, mais ceux qui philosophent aux environs de la Bastille passent, en cette année finissante de 1757, d'assez vilains quarts d'heure. La prison, la potence, et, qui sait ? le chevalet et les brodequins leur sont promis, avec ces façons tout spécialement féroces que prend le despotisme, quand il se mêle de théologie.

Et cette fois-là encore la douce intervention de la marquise fit rentrer au néant tous ces projets pieux et sauvages. « Elle eut assez d'empire sur l'esprit du Roi pour lui faire entendre qu'une nouvelle persécution ne pouvait qu'embarrasser les affaires déjà très embrouillées. On se contenta donc de faire brûler un livre et d'embastiller quelques écrivains (3). » Clémence toute relative d'ailleurs ; car dès qu'un folliculaire, quittant les généralités et les théories, s'attaquait à l'amour-propre de M<sup>me</sup> de Pompadour, il trouvait infailliblement à qui parler : le souriant visage d'Eglé se muait en face de Gorgone et le châtiment s'abattait furieusement, comme nous l'allons voir.

A l'exemple de Voltaire, qui toujours, et de très bonne foi,

(1) *Mémoires de M<sup>me</sup> de Pompadour*, II, p. 299.

(2) Abbé Galiani, *Correspondance* : Lettre à M<sup>me</sup> d'Epinaï,

(3) *Mémoires de M<sup>me</sup> de Pompadour*, II, p. 299.

désire des supplices pour ses critiques, M<sup>me</sup> de Pompadour, si accueillante aux idées, si dévouée aux gens d'esprit, si intelligente et si compatissante en somme, allait jusqu'aux fureurs les plus intraitables dès que la piqure d'un mot méchant se faisait sentir. Mais la colère de Voltaire n'avait en soi aucun pouvoir *embastillant*, et M<sup>me</sup> de Pompadour seule pouvait tout... Emmurer les êtres et anéantir leurs pamphlets.

Il faut dire que jamais reine, princesse, ni favorite n'attira sur sa tête si drue et cinglante averse d'épigrammes. Ce fut une bourrasque de haines, incessante, enragée, intolérable. — Dès 1746, dès qu'on voit poindre son règne omnipotent et tenace, l'indignation des grands seigneurs, qui ne peut supporter cette amertume de voir une *robine* dans la couche royale, se répand en satires, en chansons, qui sournoisement circulent, allument des gaietés rancunières, reviennent à la favorite, dont elles gâchent à toute heure l'ivresse du triomphe. Puis le sifflet de Versailles excite l'aboi de Paris. — Le peuple, dont l'exaspération s'accroît à mesure que la maîtresse étale un luxe plus éblouissant et dont l'envie multiplie jusqu'au cauchemar ses dépenses déjà folles, le peuple applaudit chaque complainte méchante, s'exclame joyeusement au moindre mot féroce, est heureux de tout ce qui circule malicieusement ou qui se have. — Et Dieu sait ce qu'on en mit à la mode du jour ; on en ferait un recueil considérable. Tout ce qu'il y a de grimauds en quête d'un écu se mit à l'œuvre. — Tantôt, c'est le coup de stylet d'un quatrain, tantôt la bastonnade d'une suite d'alexandrins qui s'abattent coup sur coup, en volée de bois vert. — Les *Mazarinades* sont surpassées. — De cette anthologie venimeuse des *Poissonnades*, qu'on trouve surtout au *Recueil de Maurepas* (1), mais qui sont en réalité l'œuvre de la malignité publique, tirons ici quelques échantillons.

Nous connaissons celui des *Jacinthes*, ou des fleurs blanches, qui atteignait M<sup>me</sup> de Pompadour à la source même de sa fortune, et qui valut à Maurepas sa disgrâce. En voici un autre, répandu après le départ du ministre, et qui était du chevalier de Rességuier :

Fille d'une sangsue et sangsue elle-même,  
Poisson, d'une arrogance extrême,

(1) Recueil manuscrit de Maurepas (Bibliothèque nationale).

Etale en ce château, sans crainte et sans effroi,  
La substance du peuple et la honte du Roi (1).

Et ces huit vers un peu moins mal venus :

Jadis c'était Versailles  
Qui fixait le bon goût ;  
Aujourd'hui la canaille  
Règne et tient le haut bout.  
Si la cour se ravale,  
De quoi s'étonne-t-on ;  
N'est-ce pas de la Halle  
Que nous vient le poisson (2) ?

Nous nous priverons de citer nombre de tirades gonflées du vent de la tragédie, où la haine de la marquise tâchait de prendre le *la* dans le *Récit de Théràmène* ou le *Songe d'Atthalie*. Le Roi, par ricochet, y recevait souvent les coups, apostrophé comme un tyran de théâtre :

Lâche dissipateur des biens de tes sujets,  
Toi qui comptes les jours par les maux que tu fais,  
Esclave d'un ministre et d'une femme avare...

etc., etc. — L'épithète *avare* appliquée ici à Mme de Pompadour indique assez l'aveugle fureur dont le poète est transporté. Mais combien est lourd l'ennui des alexandrins qui s'ensuivent, par centaines ! — Voici qui est plus leste, et se chantait sur l'air des *Trembleurs d'Isis* :

Les grands seigneurs s'avalissent,  
Les financiers s'enrichissent,  
Et les Poisson s'agrandissent ;  
C'est le règne des vauriens, rien, rien.  
On épuise la finance  
En bâtiments, en dépenses ;  
L'Etat tombe en décadence,  
Le Roi ne met ordre à rien, rien, rien.  
Une petite bourgeoise,  
Elevée à la grivoise,  
Mesurant tout à sa toise,  
Fait de la cour un taudis, dis, dis.  
Le Roi, malgré son scrupule,  
Pour elle fortement brûle.  
Cette flamme ridicule  
Excite dans tout Paris, ris, ris.

(1) Journal de Barbier, IV, 495.

(2) Delort, *Histoire de la détention des philosophes et des gens de lettres*, II, 296.

Cette catin subalterne  
 Insolemment le gouverne,  
 Et c'est elle qui décerne  
 Les honneurs à prix d'argent, gent, gent.

Devant l'idole tout plie,  
 Le courtisan s'humilie,  
 Il subit cette infamie  
 Et n'est que plus indigent, gent, gent.

La contenance éventrée,  
 La peau jaune et truitée,  
 Et chaque dent tachetée,  
 Les yeux froids et le cou long, long, long.

Sans esprit, sans caractère,  
 L'âme vile et mercenaire,  
 Le propos d'une commère,  
 Tout est bas chez la Poisson, son, son.

Si dans les beautés choisies  
 Elle était des plus jolies,  
 On passerait les folies  
 Quand l'objet est un bijou, jou, jou.

Pour si sottie créature,  
 Et pour si plate figure  
 Exciter tant de murmure,  
 Chacun juge le roi fou, fou, fou (1).

M<sup>me</sup> de Pompadour attribuait à Maurepas cette romance atra bilieuse; et peut-être Maurepas y a-t-il en effet mis la main; on ne prête qu'aux riches — mais nous jurerions volontiers qu'il ne fut pas seul. — Ne flairez-vous pas la férocité jalouse qui s'exhale de chaque mot du portrait?... Une femme assurément, oui! une femme de la cour a collaboré!...

Et la symphonie imprécatoire grossit d'année en année, jusqu'à la fin. En juillet 1760, quand M<sup>me</sup> de Pompadour, allant à son château de Ménars, passe la Loire à Orléans, elle trouve un pont récent, construit par l'architecte Hupot, et dont la solidité avait paru suspecte. *Le pont passé, l'épigramme siffle:*

Censeurs, Hupot est bien vengé,  
 Reconnaissez votre ignorance :  
 Son hardi pont a supporté  
 Le plus lourd fardeau de la France (2).

(1) *Mémoires de Maurepas*, IV, 266.

(2) *Recueil de Maurepas*.

Plus tard encore (juin 1763), quand on dresse sur une place (aujourd'hui place de la Concorde) la statue équestre de Louis XV par Bouchardon, avec quatre figures allégoriques de Pigalle, qui sont la Force, la Prudence, la Justice et l'Amour de la Paix, le populaire débaptise aussitôt ces Vertus, qui deviennent la Mailly, la Vintimille, la Châteauroux, la Pompadour. Et le socle, un matin, se trouve crayonné d'un distique :

Grotesque monument, infâme piédestal,  
Les Vertus sont à pied, le Vice est à Cheval.

Ainsi harcelée, criblée de rimes, outragée dans sa famille, dans sa beauté, dans son caractère ; visée de plus dans sa fortune par toutes ces flèches du ridicule (car l'une d'elles peut porter, dégoûter le Roi), M<sup>me</sup> de Pompadour se défend avec la double fureur d'une femme vaniteuse et d'une femme toute puissante.

C'est une chasse enragée qui commence et qui dure : chasse aux auteurs, aux colporteurs, aux distributeurs, à ceux qu'on soupçonne, à ceux qui pourraient avoir dit quelque chose, à ceux qui n'ont rien dit du tout. Le lieutenant de police Berryer, qui doit tout à la marquise, qui est son homme de main, cherche, perquisitionne, arrête, emprisonne au petit bonheur... Car comment saisir ce délinquant subtil : un bout de chanson qu'on se fredonne à l'oreille ?

Puis, il arrive souvent que le lieutenant de police rencontre une piste dangereuse à suivre, qui conduirait trop près du Roi. Et c'est ce qu'il fait entendre ainsi : « Je connais Paris autant qu'on le puisse connaître, mais je ne connais pas Versailles (1). »

Malgré tout, la Bastille, pour avoir lâché Marmontel, reçoit en compensation la foule des libellistes, pamphlétaires, folliculaires et chansonniers, qui bientôt emplissent ses murs à les crever. Beaucoup n'y font qu'un séjour rapide, tel l'abbé Sigorgne, dont l'innocence éclate, et qu'il faut rendre à la liberté (2). Mais d'autres sont oubliés dans les cachots pendant des mois et des années : tels Pidanzat de Mairobert,

(1) *Mémoires du marquis d'Argenson*, V, 398. — *Journal de Barbier*, IV, 362.

(2) Delort, *Histoire de la détention des Philosophes et des gens de lettres*, II, 92.

etc., etc., sans que leur culpabilité puisse être établie, sans que les petites rimes cruelles cessent de courir en dehors des murs.

Le plus célèbre de ces captifs de la marquise fut le chevalier de Rességuier, dont le caractère ingénu et l'infortune vraiment atroce méritent quelques mots d'étude (1) :

Rességuier avait été successivement chevalier de Malte, enseigne à pique aux Gardes-Françaises, général des galères de la religion, commandeur de Marseille et de Canevière, bailli. Il s'était distingué dans plusieurs combats contre les Turcs. Il avait la turlutaine philosophique et littéraire : et, d'ailleurs, loin d'être un Caton, vivait dans une société élégante et dissolue.

Avec tant de titres et de qualités propres à faire un homme heureux, le chevalier de Rességuier ne pouvait se tenir de persifler les puissants et de rimer en l'honneur de la Vertu. Il commet un jour le quatrain célèbre : « Fille d'une sangsue, etc. » et récidive en prose par un pamphlet qui le jette aux fers : *le Voyage d'Amathonte* (2).

C'est une composition d'allure poétique, dans le goût fade et mythologique du *Temple de Gnide*. — Un jeune Grec, nommé Timante, voyage, arrive à Amathonte, ville de l'île de Chypre (c'est-à-dire Versailles), et y fait des observations satiriques et morales, entremêlées de beaucoup d'apostrophes. Sa morale est pure et sa satire enfantine. — « Nous n'y voyons aucune attaque directe à la favorite, aucune allusion qui lui soit personnelle... Ni diffamations ni outrages... C'est une espèce de censure, indépendante et vive sans doute, mais essentiellement honnête et vraie, et s'appliquant moins aux personnes qu'à la société du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (3). »

Pour dire le vrai, ce ne fut pas cette déclamation qui perdit Rességuier, mais le fait d'avoir été trouvé possesseur de deux variantes manuscrites (4), saisies par la police à son domicile, et préparées sans doute en vue d'une deuxième édition. Ces

(1) Toute l'histoire de Rességuier est tirée (mais arrangée) de H. Bonhomme (*Revue britannique*).

(2) *Voyage d'Amathonte* — plaquette in-8 de 91 pages, parue en 1750, sous la rubrique de Londres. — La Bibliothèque de l'Arsenal en possède un exemplaire provenant des archives de la Bastille.

(3) H. Bonhomme (*Revue britannique*).

(4) Ces deux variantes sont actuellement déposées à l'Arsenal, avec les autres papiers de Rességuier.

deux variantes, beaucoup plus violentes que le texte imprimé, comportent des allusions au libertinage du prince d'Amalthonte, à la naissance obscure de sa favorite *Ermise*, à la mauvaise administration de la guerre, de la marine et de l'intérieur dans l'île de Chypre... Bref, elles expliquent la colère de la favorite et du roi.

Dépisté par le lieutenant de police, convaincu du quatrain et du pamphlet, le chevalier de Rességuier fut incarcéré sans procès ni jugement, ni forme aucune de justice, en décembre 1750. Il avait alors 25 ans.

Ce redresseur de torts était un homme de plaisir auquel la Bastille ne convenait nullement. Il y est pris d'une vive anxiété, et fait aussitôt de la littérature pour se tirer des verroux. Il supplie en prose M<sup>me</sup> de Pompadour, en vers le Roi lui-même, prodigue les compliments agréables (1). Nulle réponse, inflexibilité parfaite.

D'Argenson blâme cette dureté de la favorite : « Une dame généreuse, offensée comme l'a été M<sup>me</sup> de Pompadour, aurait mandé cet homme, l'aurait réprimandé, corrigé et avancé. » — Mais la marquise, sans doute piquée au vif, préfère laisser le chevalier de Rességuier en sa geôle, où il traduit en vers les psaumes de David, et

Partage sa triste journée  
Entre les pleurs et l'oraison.

Le mit-on dans une cage de fer ? Le bruit en courut, et Bachaumont affirme qu'il y resta deux mois. — En tout cas, le 6 février 1751, on voit la marquise tirer Rességuier de la Bastille et le faire mettre au château de Pierre-Encise, prison d'Etat sur la Saône, vis-à-vis de Lyon. Là, il est traité assez doucement par le gouverneur, M. de Roré, tandis qu'à Versailles une amie dévouée, M<sup>me</sup> Poisson-Varnier, fait des démarches qui réussissent partiellement.

Après 22 mois de captivité (dont deux de cage de fer ?), M<sup>me</sup> de Pompadour propose d'elle-même au chevalier sa libération, sous promesse qu'il sortira du royaume. Sans instruction ni jugement, dédaigneuse des robins et de leurs scrupules, elle condamne sa victime à l'exil, de sa propre autorité !

Mais Rességuier souscrit à tout. On le retrouve à Malte, malade. — En 1753, après force sollicitations, il rentre en

(1) Voir H. Bonhomme (*Revue britannique*, p. 375).

France. Mais son grade aux Gardes-Françaises ne lui est pas rendu, et il est relégué à Champeaux, petit village de la Brie, fort maussade séjour. Là, sans fiel ni rancune, il se livre à la philanthropie et cultive les muses.

Enfin, en 1767, après la mort de M<sup>me</sup> de Pompadour, les *Mémoires secrets* nous montrent enfin Ressayier en possession de sa pleine liberté.

Il est pénible de terminer par des récits de haine et de vengeance, de clore dans le grincement des verroux la royale, élégante et somptueuse aventure de la marquise de Pompadour, où tout ne devrait être que sourire et parfum. Convenons cependant que la fragilité de son pouvoir l'obligeait à de méthodiques duretés, et que la malice d'un rimeur était plus dangereuse pour elle que le canon de Frédéric ! Et, sans absoudre, détournons la tête. — N'oublions pas la figure réelle et charmante de celle qui fut une enchanteresse. Que sa beauté nous sourie, dans l'ovale de quelque miroir encadré de jolies fleurs de Sèvres. Et, comme la mince et dernière spirale qui sort d'un encensoir éteint, adressons à la marquise ce pimpant couplet, que chantait Bernis aux temps heureux de sa faveur et de ses amours :

Les Muses dans Cythère  
Faisaient un jour  
Un éloge sincère  
De Pompadour !  
Le trio des Grâces sourit,  
L'Amour applaudit  
Et Vénus bouda.  
O gué lan la lan lère,  
O gué lan la !

Nous devons à la vérité d'être indulgent à sa mémoire, de l'estimer pour ses goûts d'art, son intelligence ouverte, sa passion pour les lettres et les beaux livres reliés. Lorsqu'on considère le milieu où son ambition se donna carrière, la moyenne mentalité et la basse amoralité intrigante des grandes dames de la Cour sur lesquelles son autorité s'étendit, omnipotente, on lui est miséricordieux. Elle gagne assurément à être comparée. Elle ne fut pas sans grandeur. Des œuvres et institutions qu'elle créa, beaucoup demeurent encore, qui sont à l'honneur de la France et à notre bon renom d'art dans le monde contemporain.

OCTAVE UZANNE.